

PHOTOS - « 290 rue du Liban » à la galerie Pièce unique, jusqu'au 20 janvier

Joanna Andraos et Caroline Tabet, traqueuses de fantômes

Elles font revivre les lieux qui sommeillent, habitent les places désertées et font parler les murs démolis. À la galerie Pièce unique (Saifi), Joanna Andraos et Caroline Tabet invitent le regard à remonter le temps à travers les clichés pris avant et après la destruction de la demeure du 290 rue du Liban. Une exposition qui dure jusqu'au 20 janvier.

« **T**ravailler sur la présence-absence du lieu pour montrer les personnages qui l'ont traversée à une certaine époque. » C'est ainsi que s'expriment les deux artistes en parlant de l'objectif de leur récent travail.

Joanna Andraos et Caroline Tabet ont réuni leurs affinités personnelles en vue d'une exploration plus approfondie de l'invisible à l'œil nu. Venant toutes deux du même milieu de la photo, de la réalisation et du théâtre, elles se sont retrouvées à l'occasion du film vidéo de Caroline Tabet, intitulé *Faim de communication*. À l'issue de cette rencontre, elles ont créé un collectif baptisé Engram (ce qui désigne, en anglais, « tracé mémoriel »). Depuis, plusieurs projets ont vu le jour.

« 290 rue du Liban » est une approche artistique qui a nécessité plus d'un an de travail, s'articulant autour de la corrélation passé-présent et présence-absence. Elle évoque tous les fantômes de la ville de Beyrouth qui nous entourent (entre lieux et personnages), que nul n'arrive à occulter ou à dépasser. Des revenants que les deux

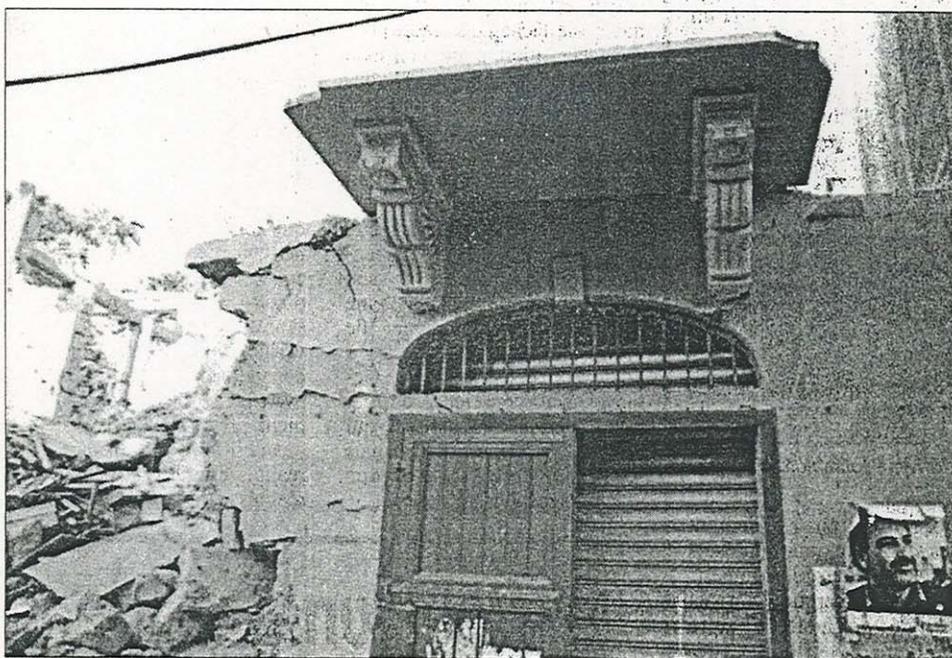
artistes se sont attelées à traquer avec leur objectif.

« *Tout a commencé, explique Caroline Tabet, lorsque je suis tombée sur des photos prises par un cordonnier connu du quartier dont l'échoppe était dans ce bâtiment. Ayant habité moi-même la vieille demeure à une certaine époque, l'idée m'est venue de rendre hommage à ces murs chargés de souvenirs qui allaient être bientôt démolis.* »

Passé-présent, absence-présence

C'est donc une série de photographies argentiques en moyen format et en noir et blanc, et une autre en 35mm qui sont accrochées avec, tout au fond, d'autres petites photos alignées à la manière d'une pellicule de film relatant les étapes de la destruction de la maison.

Dans ce travail où, respectivement, l'une photographie et l'autre pose en alternance, la vision est commune et la sensibilité identique. Le passé matérialisé par des photos étherées se superpose soudain au présent, aux configurations bien réelles et en couleurs. « *Il fallait concrétiser les personnes qui ont habité l'es-*



Façade d'un mur de la maison démolie, située 290 rue du Liban.

pace et laisser parler les fantômes, confie Joanna. Parallèlement, il s'agissait de montrer le sort actuel de la maison pour enclencher le processus de voyage dans le temps. » « *Si, donc, on perçoit une certaine mise en scène, poursuit Caroline, elle ne tarde pas à s'estomper, voire à disparaître devant la magie du moment qui va au-delà de toute mise en scène.* »

Ces photos, comme de vieux clichés récupérés, n'ont pu être réalisées que grâce à de longues pauses qui permettaient d'absorber la lumière pour traduire

le mouvement d'une manière fluide et translucide. Le noir et blanc achève de traduire l'intemporalité des œuvres. Tout d'un coup, la maison n'est plus située seulement au 290, rue du Liban, elle appartient à la mémoire de la ville et de ses habitants. Effacée violemment par les tracteurs et les marteaux piqueurs, elle ressurgit sous l'objectif des deux artistes.

Couleurs diaphanes, ombres évanescentes et silhouettes fantomatiques avalées par la lueur du jour; toutes ces images illustrent le temps évanoui. Sans né-

gliger, toutefois, la présence de certaines empreintes sur le mur et le carrelage qui met l'accent sur l'idée du réel et du vécu. Femmes endormies, en fusion avec l'espace ou enlaçant l'embrasement des portes. Jamais rigides, toujours en action. Sont-elles réelles? Imaginaires? Le passé a-t-il vraiment existé ou a-t-il cessé d'être en succombant aux coups de la pelleuse?

Toutes ces questions enfouies refont surface à la vue de ces images qui ressuscitent le passé.

Colette KHALAF



Silhouette fantomatique absorbée par la lumière du jour.



Joanna Andraos et Caroline Tabet devant leur exposition de photos.